

Olivier Flournoy

## Rêve et théorie

Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 45, Numéro 1, 1981.

**Pour citer ce document :**

Flournoy, O. Séparation In : *Revue française de psychanalyse*. Vol. 45, N° 1, 1981.  
227-246.

[http://www.flournoy.ch/docs/Olivier\\_FLOURNOY\\_Articles\\_1981a.pdf](http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1981a.pdf)



## Rêve et théorie

*Olivier Flournoy*

Il s'efforçait désespérément d'appeler « maman », mais aucun son ne sortait de sa bouche. Lorsque enfin il parvint à crier, il entendit distinctement sa propre voix et sentit le bras de sa compagne qui cherchait à le réveiller. Quel soulagement que d'échapper à ce rêve inquiétant. Curieux accomplissement de désir, fût-il onirique, que celui de ne pas réussir à appeler sa mère. Et pourtant le bonheur du réveil, – en français on s'endort et on se réveille, on ne se dédort pas – montre bien que de cette mère, le rêveur ne veut pas.

L'accomplissement du désir est alors de réussir à ne pas appeler sa mère. Qu'elle reste absente, elle qui dès l'origine a contraint l'enfant à dormir seul. Même les jumeaux sont selon la tradition condamnés à dormir séparés l'un de l'autre, deux berceaux dès la première heure, ou pour le moins le mur des langes.

Rasséréné par ce réveil l'ayant sorti de son angoisse mais non pas repu de sommeil, le rêveur s'endort à nouveau. Son deuxième rêve est fait à la fois d'images et d'absence de sons. Il est couché à l'étroit dans une boîte hexagonale allongée se rétrécissant vers les pieds, une sorte de cercueil capitonné sans son couvercle. C'est l'entracte et la vendeuse d'« eskimos » s'approche. Du geste il l'invite à prendre place à ses côtés. Elle hésite, puis sur son insistance s'étend contre lui. Il sent le tissu rugueux de sa robe de laine mauve. Son bonheur de l'avoir tout contre lui est tel qu'il en perd l'usage de la parole. Aucun mot n'est à même de traduire cet ineffable sentiment de satisfaction confinant à la béatitude. Le temps s'arrête pour le rêveur, mais passe cependant pour la vendeuse d'« eskimos ». Elle ne peut attendre en vain les paroles d'amour qu'elle aurait voulu entendre, elle se lève et s'en va en silence. C'est la fin de l'entracte. Sa sortie coïncide avec l'extinction des lumières et le réveil navré du dormeur.

Cette fois-ci il se sent profondément seul, perdu, abandonné, écrasé par la vanité de l'existence, et se tourne vers sa compagne pour chercher du réconfort. Cette robe mauve, c'est sans doute la sienne quoiqu'elle n'en possède pas de pareille si ce n'est violette, et sa tristesse se dissipe. Il se dit qu'il a pris son rêve pour du bon argent et que si vanité de l'existence il y a, c'est à son rêve qu'il la doit. Il a cru ne pas réussir à retenir la vendeuse d'illusions ; en fait, comme tout à l'heure, il a réussi à ne pas la retenir, à faire cesser ce rêve mortel, à remettre le temps en marche.

Pourquoi raconter des rêves à son analyste ?

Lors de son premier rêve, le sujet est muet, sans parole. Un de ses désirs pourrait être une maman qui n'entende pas ; retour au sein maternel avec l'accord silencieux du père, en deçà de la parole et de l'image. Ou mieux, retour au sein sans mère ni père. Parfaite et impossible complétude. Son effort est dirigé sur rien du tout. Ce qu'il n'arrive pas à réaliser, c'est la réalisation verbale et auditive d'un nom et l'accomplissement du désir serait en dernier ressort sa non-réalisation. Au-delà du principe de plaisir, le silence ou l'évanescence du mot « maman ». Plaisir égoïste ou narcissique dans son absolu solipsisme.

Le désir de l'inconscient serait bien que maman ne soit pas, et c'est le moi du rêveur qui s'efforce de le contrecarrer, moi qui se confond ici avec le rêveur lui-même, ce moi qui ne correspond pas au moi du sujet réveillé, lequel est heureux que son appel a été entendu, mais par une autre. Que son effort n'ait pas été dans le sens « régressif » de la théorie du chapitre VII de *La science des rêves*<sup>1</sup>, mais qu'il ait trouvé issue dans le pôle moteur du schéma est réjouissant dans la mesure où le rien, ce qu'on imagine être la mort, était au rendez-vous. Par rapport à cette problématique complexe, le désir de dormir dont Freud ne parle à son ami Fliess qu'en 1899 (lettre 101) apparaît comme secondaire, inessentiel, ou – qui sait – comme une sorte de planche de salut biologique devant les implications infinies de la déclaration lapidaire du chapitre deux : « Après complète analyse, tout rêve se révèle comme la réalisation d'un désir » (p. 112). Que le désir du rêve soit sa propre fin est difficilement soutenable pour un esprit scientifique.

Comme l'histoire l'indique, le sujet du rêve n'est donc pas seul. Mais qui l'aurait réveillé s'il n'y avait pas eu ce bras et cette autre pour l'entendre ? Réponse impossible ? Non pas. L'hypothèse la plus plausible serait celle de sa voix à lui. Il aurait alors entendu son autre moi crier maman, sa propre voix étrangère, et se serait réveillé pour lui porter secours, identifié à cette maman chérie. Chérie, certes, mais aussi dérangée. Fiche-moi la paix et laisse-moi dormir. Retour au désir de dormir par personne interposée. Puisque maman il y a, papa il y a aussi, et le réveil charitable ou exaspéré du sujet par lui-même fait alors appel à la théo-

---

<sup>1</sup> Les citations suivies d'un numéro de page entre parenthèses se réfèrent à S. Freud : *La science des rêves*, trad. I. MEYERSON, 1926.

risation œdipienne triangulaire et à son conflit, issus des relations qui se nouent pendant l'expérience analytique.

La théorie, le chapitre VII, s'appliquent au rêve indépendamment de l'expérience; l'une et l'autre visent à se dégager de la subjectivité pour atteindre un degré d'objectivité frisant l'universalité ou la réalité. Le rêve égare le suet rêvant, le chapitre VII se détache de son auteur. La théorisation personnologique œdipienne, au contraire, s'applique à l'état de veille, à l'éveil, au réveil. Elle est prise dans l'intersubjectivité; le sujet s'y débat avec lui-même et avec un autre.

Ce rêve d'absence de maman, ce rêve de rien, de terreur de rien du tout, avec son attirance vertigineuse vers un abîme qui s'évanouit lui-même, me rappelle la vision qu'a Lacan<sup>2</sup> du rêve de l'injection faite à Irma, lorsque les extravagantes circonvolutions aperçues au fond de la gorge de la jeune femme évoquent chez lui l'horreur grandiose d'un au-delà du principe du plaisir, où l'instinct de mort devient non pas aboutissement quelconque mais racine de toute chose, fondement original du sujet, inconscient substantif.

Le second rêve de notre rêveur va à son tour rappeler la seconde partie du rêve de l'injection où Lacan voit le spectacle de cet insensé ballet bouffon de Freud avec la participation d'Otto, de Léopold, et du Dr. M., les quatre mois du sujet rêvant. Ici la bouffonnerie est liée à un même genre de spectacle. Ce cercueil qui encercle de son nom ou sertit de sa forme le plaisir, qui le circonscrit, évocation d'un inconscient redoutable fait de plaisir au-delà de tout plaisir, équivalant à rien de plus qu'à la non-vie ou qu'au souvenir d'une vie défunte. Et cette vendeuse d'« eskimos », cette femme pourvue d'abondants phallus congelés, mais enviés de par l'éveil gourmand de l'espoir d'une apaisante fraîcheur, cette femme qui ne surgit que pendant l'entracte. Quel entracte? Celui du rêve sans doute, ou plutôt celui de la vie symbolisée par le rêve illuminant l'obscurité sépulcrale d'un sommeil sans rêve.

Pourtant la femme qui s'étend aux côtés du rêveur perd ses attributs, les « eskimos » sont escamotés; la scène est plus primitive, plus sobre – un homme, une femme, étendus l'un contre l'autre dans un réceptacle dont l'étroitesse rappelle la brièveté du moment –, elle présente ce plaisir sans parole, ce plaisir qui cette fois-ci n'inquiète pas, mais qui, tout à l'opposé, n'est que sublime et béate satisfaction d'être avec, d'être contre, sans génitalité, sans prégénitalité. Le cercueil et l'invitée comblent pour un instant de félicité éternelle le rêveur qui s'y trouve. Hélas! L'entracte n'est pas éternel, lui. La femme s'en va vaquer à ses occupations, la vie reprend ses droits, c'est l'heure du réveil.

Le sujet pourrait alors éprouver accessoirement des sentiments de culpabilité pour n'avoir pas su dire ce qu'il aurait fallu pour qu'elle restât, pourtant, si tel avait été le cas, ces sentiments n'auraient pas appartenu à ce rêve; ce n'est qu'une fois éveillé, comme explication *a posteriori* de la nostalgie du temps perdu, qu'il

<sup>2</sup> J. LACAN, *Le séminaire*, livre II, Seuil, 1978.

les aurait ressentis. Leur nature intersubjective aurait pu également être la conséquence d'une incitation provenant de l'analyste « Vous voyez ce qu'il vous en coûte de ne pas dire ce à quoi vous pensez », suggestion absurde dans la mesure où, provenant de son au-delà personnel stimulé par ou identifié à cet ineffable bonheur, elle viserait à ce que l'entracte ne se termine jamais. L'analyste, pas plus que l'analysé, ne peut espérer ni croire à la réalisation du désir inconscient.

Seule la réalisation onirique d'un tel désir est concevable, et seulement au niveau théorique, donc après coup; ou plutôt elle ne peut être imaginée que rétrospectivement, à partir de pensées latentes associatives évoquant celles qui, en provenance de l'enfance, se seraient enfin accomplies à l'époque du rêve.

L'analyste, quant à lui, n'a besoin ni d'être théoricien avant la lettre, ni de s'identifier à son analysé. Il peut sans dommage se mettre dans le coup, se compromettre, prendre parti : voici un sujet qui ne veut pas de moi comme d'une maman, je ne saurais que l'en remercier; pourtant ce que je suis alors n'est pas réjouissant, soit personne, rien du tout, soit un pur sujet d'angoisse onirique. Il est vrai qu'ensuite je suis cercueil, soigneusement capitonné, mais cela ne fait pas mon affaire. Heureusement le cercueil n'est qu'une boîte et la boîte n'est qu'un vagin. Me voici confortable vagin, c'est toujours ça. Et puis je suis aussi vendeuse d'esquimaux, proxénète pour homosexuels en chaleur, madame Gervais. Quoi qu'il en soit je reste féminisé; ce ne serait pas déplaisant si, métamorphosé en Artémis polymaste, je ne me trouvais affublé de toutes ces verges glacées...

Tout ceci n'est que jeu œdipien. L'essentiel, c'est l'entracte. Le rêve comme l'analyse sont des entractes qui se renvoient l'un à l'autre, qui contiennent l'un et l'autre la possibilité de prendre conscience du dangereux attrait de la réalisation du désir de n'être pas désirant. Et c'est précisément dans le sens où cette réalisation n'est pas hallucinatoire, où le rêve et sa psychologie ne sont pas psychopathologie du rêve, où la relation analytique n'est pas relation névrotique, que l'expérience analytique a sa chance, qu'elle pourra permettre de dépasser la monotone répétition d'une pseudo-satisfaction narcissique synonyme de rien.

Ce préambule me mène à penser que l'interprétation actuelle des rêves – la mienne tout au moins – ne me paraît pas différer fondamentalement de celle de *La science des rêves* telle que Freud l'a écrite il y a quatre-vingts ans, même si ma méthode est probablement à cent lieues des associations systématiques propres au rêve d'Irma.

Quant aux travaux récents qui ont été consacrés plus spécifiquement à *La science des rêves*, ils utilisent le rêve non pas comme fin, comme substance, mais comme moyen pour élaborer d'autres sujets. Telle est par exemple l'orientation d'Anzieu<sup>3</sup>, qui se préoccupe avant tout d'auto-analyse, ou encore celle de Lacan<sup>4</sup>, qui vise parole et langage à travers le rêve de l'injection faite à Irma. On

---

<sup>3</sup> Didier ANZIEU, *L'auto-analyse de Freud*, PUF, 1975.

<sup>4</sup> Jacques LACAN, *op. cit.*

ne peut du reste qu'admirer la manière dont il en parle, découvrant avec ses auditeurs fascinés deux volets dont Freud n'avait dit mot et que j'ai rappelés à l'instant. Telle est enfin celle de gens de lettres<sup>5</sup> qui s'intéressent à ce qui relie rêve et écriture.

Face à cet état de choses, est-il justifié de parler à nouveau du rêve ?

La créativité de l'être humain est sans limites en ce qui concerne son imagination et, au-delà des modes du moment, l'écrivain dispose d'une source inépuisable de thèmes pour ses œuvres. Selon toute vraisemblance il éprouvera toujours le désir, s'il en a le don ou les capacités, de les partager avec autrui, de les offrir à son admiration sans bornes. Désir jamais accompli, satisfait, apaisé, quels que soient la qualité et le retentissement de son œuvre. Il en va de même pour les rêves dans la mesure où le rêveur se plairait à se les remémorer, à s'y attacher, à vouloir les communiquer. A vrai dire le nombre de rêves écrits, décrits, commentés, est infini, et leur variété est telle que les psychanalystes pourraient parfaitement s'en contenter pour leurs besoins scientifiques sans avoir à recourir aux leurs ou à ceux des patients. Pourtant le caractère sensationnel, étonnant, étranger du rêve reste si original, qu'il s'agisse des siens ou même de ceux des autres, que la sobriété scientifique cède vite le pas et non sans raison face à leur efflorescence : la croyance dans l'unicité de ses rêves est une croyance dans sa propre créativité, par là même elle est fondement nécessaire à une attitude qui se voudrait véritablement entreprenante dans quelque domaine que ce soit. C'est sûrement dans la mesure où Freud était un inventeur, un créateur hors pair de rêves de toutes sortes qu'il a pu écrire avec une sûre conviction de son bon droit *L'avenir d'une illusion* et faire table rase de la transcendance.

Me voici donc blanchi de l'accusation d'avoir débuté par de l'anecdote, des rêves, toujours des rêves. Leur pouvoir évocateur est tel qu'on n'aura jamais fini d'en raconter de nouveaux, pas plus que du plaisir d'en tirer quelque enseignement. A partir de là, comment continuer si ce n'est en commençant par rappeler en toute modestie que le rêve reste la voie royale pour aboutir à l'inconscient, en ceci qu'il est désir et, au-delà du désir, désir de plaisir et de l'évanescence du plaisir, et par ajouter qu'il est aussi le royal baromètre du « temps d'une psychanalyse »<sup>6</sup> indicateur ou instrument gracieusement offert à l'analyste pour qu'il sache où il en est, comment il doit s'orienter dans le labyrinthe des associations et, à l'instar d'une théorie, pour l'autoriser à émettre quelques prévisions.

À propos de ce second point, la question se pose à nouveau, et qui mérite quelques considérations, de savoir pourquoi l'analysé raconte ses rêves. En quoi pense-t-il que cela peut intéresser un analyste, et le pense-t-il vraiment, cet analysé idéal qui ne saurait rien de l'analyse, ni des théories analytiques, et qui ne cesserait de susciter l'étonnement par son récit. Un étonnement qui nous semble

<sup>5</sup> Serge Doubrowsky, ou encore S. Felman, B. Pingaud, etc.

<sup>6</sup> O. FLOURNOY, *Le temps d'une psychanalyse*, Belfond, 1979.

avoir été le privilège de Freud, nous qui attendrions plutôt avec impatience ces rêves dont l'absence se fait parfois durement sentir et qui devraient, dans une fraîcheur retrouvée, nous atteindre par surprise. C'est cette question que je vais reprendre sous un autre angle.

Pourquoi Freud a-t-il écrit la psychologie des processus du rêve, ce fameux chapitre VII<sup>7</sup> qui vient clore et couronner *La science des rêves* ? Quelle nécessité l'a poussé à cet exercice d'élaboration extrêmement complexe visant à faire d'un sujet rêveur un être désincarné, désassujéti à lui-même, dont on pourrait comprendre et décrire le fonctionnement objectivement, hors de toute relation, alors que justement le sujet rêveur par excellence, c'est lui-même ?

L'auteur a-t-il agi là avec la guérison de ses patients à l'esprit, ou mû par son idéal scientifique élevé, ou encore sous l'influence de quelque pensée qui l'y incitait à son insu ?

Nul doute que la guérison de ses patients ait été au premier chef de ses préoccupations, comme en témoignent sa vie et son œuvre. Dans le chapitre dont il est question, la deuxième section consacrée à la régression est particulièrement frappante à cet égard. Détail curieux, qui n'est pas que détail, la psychologie des processus du rêve cesse d'y faire contraste avec une psychopathologie du rêve, elle devient psychopathologie. Ainsi, une des transformations caractéristiques propres au rêve, celle de présenter les pensées du sommeil en images *oniriques* sensibles, « auxquelles on ajoute foi et que l'on croit vivre » (p. 529), devient celle de présenter ces pensées sous forme d'images *hallucinatoires*, avec une connotation d'anomalie qui se précise au cours du texte. « Cette sorte de transformation n'est pas particulière au rêve, mais apparaît également dans les hallucinations, les visions qui peuvent survenir même chez les normaux » (p. 529), nous est-il dit, mais l'idée des visions chez les normaux va s'estomper aussitôt, et l'opposition s'accroître : si les pensées du rêveur avaient accès à la conscience par le seul fait de la « diminution de la résistance qui veille à la limite de l'inconscient et du préconscient, nous aurions des rêves faits de nos images de veille et qui n'auraient pas le caractère hallucinatoire qui nous intéresse » (p. 535). Plus avant, rêve et pathologie s'opposent tous deux et de plein fouet au normal :

« Il faut noter aussi que dans ces formes pathologiques de la régression, aussi bien que dans les rêves, le transfert d'énergie doit être différent de ce qu'il est dans la régression normale, puisqu'il aboutit à une occupation hallucinatoire totale des systèmes perceptifs » (p. 542). Enfin, dans cette phrase étonnante, le rêve devient le parangon de l'anomalie : « Chaque rêve est sans doute la satisfaction d'un désir, mais il doit y avoir des formes de satisfactions anormales de désirs autres que le rêve » (p. 560).

---

<sup>7</sup> Question qui n'est pas nouvelle, cf. p. ex., F. ROUSTANG, Du chapitre VII, *Nouv. Rev. Psychan.*, 16, 1977.



Il est bien évident que je me plais à souligner cet aspect-là en fonction de la question posée; il n'en reste pas moins frappant. La prédilection pour la pathologie semble tout de même aller au-delà du rêve, puisque la théorie de la régression qui découle de la formation de l'image onirique est elle-même une théorie psychopathologique. Le terme de régression contient sans aucun doute une idée – une idéologie? – négative. Pour un homme de science, pour quelques politiciens aussi, il s'agit de progresser. Pour un médecin sûrement. Par contre, la connotation péjorative n'est pas nécessaire à l'artiste, à l'historien, au philosophe et à bien d'autres encore, pour lesquels un retour sur soi, un retour aux sources, une réappréciation du passé, sont dépourvus de toute qualification négative.

Dans le chapitre VII, il n'est pas aisé de comprendre l'introduction de ce terme. Pourquoi, régression? « Pendant la veille ce retour en arrière ne va jamais au-delà des images-souvenirs; il n'a pas le pouvoir de faire revivre de façon hallucinatoire les images de perception » (p. 536). Cette assertion lie, me semble-t-il, régression et hallucinations, sinon elle n'a pas sa raison d'être; une image-souvenir, la remémoration du passé, l'évocation, voire la rêverie, n'ont en rien un caractère régressif, ce sont des activités quotidiennes appartenant à la temporalité humaine, et l'activité de pensée qui les concerne se déroule toujours dans le présent, que son contenu se réfère au passé ou au futur. Il pourrait en aller de même pour le rêve; il n'y a pas de raison d'y voir autre chose qu'une actualisation, qu'une mise en acte des pensées du sommeil sous forme de l'accomplissement du désir. De ce point de vue on pourrait modifier la phrase citée à l'instant de la manière suivante sans l'appauvrir: pendant la veille l'évocation du passé ne va jamais au-delà des images-souvenirs; elle n'a pas le pouvoir de faire revivre de façon *onirique* les images de perception.

La théorie de la régression devient alors superflue, si ce n'est dans une perspective de psychopathologie. Elle ne sert à rien pour ce qui est de l'activité onirique elle-même. Ses trois qualifications n'en rendent du reste pas la compréhension plus aisée. La régression topique se réfère à des changements de localisations, c'est là une pure métaphore théorique, donc parfaitement acceptable, si ce n'est qu'on a du mal à comprendre avec les catégories spatiales pourquoi l'une serait antérieure à l'autre, ou plus primitive; plus profonde à la rigueur s'il s'agissait d'espace quadridimensionnel. La régression temporelle est carrément incompréhensible; un souvenir n'est pas un retour en arrière, c'est une évocation. Un agissement d'une conduite passée est une actualisation. Et Freud dit sans détour que l'accomplissement du désir nécessite le présent. Quant à la régression formelle, elle ne concerne nullement le rêve; ce dernier a les vertus psychologiques qui lui sont propres: ses qualités, une fois encore, sont oniriques et non pas hallucinatoires. C'est bien ainsi qu'il faut entendre cette phrase: « Le rêve n'est, dans notre compréhension, que le premier terme d'une série très importante pour le

psychiatre et dont l'intelligence équivaut à la solution purement psychologique du problème psychiatrique » (p. 560).

Ainsi Freud aurait-il pu opposer une psychopathologie de la veille et du rêve à la psychologie de la vie éveillée et de la vie onirique. Dans ce texte il ne choisit pas cette voie, c'est l'état de veille et sa normalité qui sont opposés au rêve et à la pathologie, d'où l'accomplissement onirique du désir devient accomplissement hallucinatoire ; la théorie de la régression qui tente de l'expliquer peut alors trouver ses assises.

Mais ceci n'est pas satisfaisant et Freud évoque par la suite une idée qui pourrait bien contribuer à replacer le rêve du côté de la psychologie :

L'étude des autres termes de cette série de réalisations de désirs, tels que les symptômes hystériques, nous a permis de découvrir un caractère essentiel que nous n'avons pas retrouvé dans le rêve » (p. 560). « Un symptôme hystérique ne peut apparaître que si deux désirs opposés, issus de deux systèmes psychiques différents, viennent à se réaliser dans une même expression » (p. 561).

Cette découverte fondamentale concernant une différence tangible entre normal et pathologique est celle de l'ambivalence, et cette fois-ci le rêve serait du côté du normal ; cependant, elle ne pourrait être vraiment comprise que si les deux désirs opposés étaient issus d'un seul et même système psychique. Les conflits dont témoignent et la vie éveillée et la vie onirique vont être rendus intelligibles grâce aux systèmes psychiques différents, désir-censure, refoulement du moi, retour du refoulé de l'inconscient, inconscient-préconscient, etc. Par contre la psychopathologie, l'anormal, seront précisément localisés en un seul système ; opposition indépassable au sein d'une seule entité : l'inconscient.

Néanmoins, malgré cette distinction de taille, le problème reste entier : si le rêve fait partie du psychologique, comment est-il voie d'accès privilégiée à la pathologie, et pourquoi son analyse a-t-elle des vertus curatives que n'aurait pas l'analyse du psychologique en général ? Si le rêve fait partie de la pathologie du fait de ses qualités hallucinatoires, que vise l'analyse à vouloir l'interpréter si ce n'est à en tarir sa production, comme celle des symptômes ? Ce n'est pas le contraste entre la veille et le rêve qui rend la solution difficile, c'est bien plutôt celui entre psychologie et psychopathologie, lequel implique un point de vue de valeur, une appréciation éthique, qui peuvent diverger du tout au tout selon leur auteur.

Tout au moins peut-on répondre par l'affirmative à la question posée tout à l'heure : Freud avait sans aucun doute en vue la guérison de ses malades quand il a écrit le chapitre VII.

Et l'idéal scientifique ? Chacun sait que Freud tenait en haute estime l'aspect scientifique de la psychanalyse, encore faut-il se demander lequel.

Le concept moderne de science, fait de rigueur et de recherche de vérité, se

distingue de nos jours d'un concept contemporain de science qui remplace la vérité par l'objectivité dans son sens intersubjectif<sup>8</sup>. Ce concept contemporain permet aux sciences humaines de se dégager de la culpabilité de n'avoir pas à leur disposition de mesures ni de preuves quantitatives et de se libérer de deux monismes, l'un dit ontologique, l'idée de pouvoir réduire tout à l'unité, à l'atome, l'autre dit méthodologique, l'idée de pouvoir tout réduire à une seule et unique échelle de mensuration.

Si la science contemporaine est rigoureuse et objective, mais renonce à la vaine recherche de la Vérité, le chapitre VII en fait-il partie? Je n'en suis pas certain.

« Il n'est pas nécessaire d'attribuer à l'élaboration nocturne toutes les idées qui surgissent au cours du travail d'interprétation » – nous dit Freud. A ce moment nous refaisons le chemin qui mène des éléments du rêve aux pensées du rêve. Le travail du rêve l'a fait en sens inverse, et il n'est pas du tout vraisemblable que ce chemin puisse être suivi dans ses deux sens » (p. 526). Par contre, il est vraisemblable que « la résistance accrue pendant le jour oblige à des détours nouveaux » (p. 527). « Le rêve est un acte psychique complet – écrit-il encore – les bizarreries du rêve et ses absurdités multiples proviennent de la censure qu'il a subie lors de sa formation » (p. 527).

En distinguant de la résistance observée pendant le travail d'interprétation la censure subie lors de la formation du rêve et en faisant du rêve un acte psychique complet, Freud confère à l'objet-rêve un statut de vérité au sens moderne. La censure et la régression qui lui est liée sont des prédicats théoriques détachés de l'expérience psychanalytique par ailleurs nécessaire à la découverte des pensées latentes et de la résistance.

Si la démarche de Freud est ainsi tout entière empreinte de rigueur, elle débouche néanmoins sur des vérités axiomatiques qui risquent d'être entachées de dogmatisme et qui deviennent pour le moins doctrinales. Elle n'est pas objective au sens contemporain du terme, où l'objectivité signifie l'accord intersubjectif; dans ce dernier cas, ce que l'on affirme ne nous appartient plus, cela devient à la fois public et pertinent. En sciences humaines, une des conditions pour s'entendre sur ce point serait la stabilité du logos sémantique.

C'est cette stabilité qui échappe quand Freud, renonçant à la référence, au cadre de sa recherche, en deux mots à l'expérience psychanalytique, propose des concepts qui, n'étant plus contingents, sont supposés devenir vrais. Toutefois, si Freud se révèle moderne au niveau du chapitre VII, il me paraît que sa recherche est contemporaine par ailleurs, notamment à propos des rêves typiques, des rêves de mort de personnes chères qui lui donnent l'occasion de parler de sa découverte fondamentale qui se précisera dans l'avenir : le complexe d'Œdipe.

<sup>8</sup> Agazzi EVANDRO, Le concept contemporain de science, in *Cours général de philosophie*, Publ. Fac. Lettres, Univ. Genève, 1979.

Le rêve n'est alors plus un acte psychique complet, il n'est qu'un maillon de plus à l'expérience ou à l'intersubjectivité qui préside à son déroulement, lequel après coup peut être réintégré, mais non pas rendu équivalent, au déroulement de la vie psychique en général. Dans cette perspective le complexe d'Œdipe devient une proposition rigoureuse et objective dans la mesure où l'on s'entend sur la stabilité de la référence, du cadre, de la relation intersubjective analytique, dans la mesure où il explique les difficultés connues et non mises en doute de cette relation, et enfin dans la mesure où après sa découverte au sein de la relation il devient lui-même rétrospectivement prémisses qui orientent cette relation et la fondent.

Dans une même lancée, le complexe d'Œdipe jouit de la stabilité du logos sémantique universel à travers *l'Œdipe-roi* de Sophocle, ce qui l'autorise à être lui-même sujet à modifications tout au long de l'analyse, ne pouvant être atteint comme objet que par la totalité de ses prédicats, ceci dans un temps indéterminé, indéfini, seulement au-delà de la relation intersubjective, quand elle aura pris fin. C'est à ce niveau que la psychanalyse peut être considérée comme une science humaine selon sa conception contemporaine, rigoureuse et objective, c'est-à-dire à la recherche de son objectivité. En cherchant à l'être, elle l'est.

Ainsi Freud avait-il certainement un idéal scientifique en vue, en ce qui concerne la rédaction de ce chapitre VII dont la visée traduit un modernisme dépassé, ce qui explique son caractère doctrinal; mais la poussée de cet idéal se révélera contemporaine à la lumière des développements ultérieurs de sa pensée...

Encore un mot à ce sujet : « Pour comprendre le rêve je suis parti de mes travaux sur la psychologie des névroses; je ne peux m'y reporter ici et je suis pourtant obligé de m'y reporter sans cesse, puisque je voudrais, suivant une direction inverse, retrouver, en partant du rêve, la psychologie des névroses » (p. 578). Déclaration d'un homme de science intéressé par la psychopathologie et dont les efforts déboucheront, bien au-delà de la psychologie des névroses, sur la psychologie humaine en général, sur la psychanalyse comme science humaine. Science humaine, science morale? Les bizarreries et les absurdités du rêve donnent la tendance : l'aspect scientifique et l'orientation médicale prévaudront, le rêve contient des étrangetés, le rêve est étrange. L'aspect éthique aurait pu prévaloir dans la mesure où le rêve contient, mélange, marie les contraires sans vergogne, comme toute *La science des rêves* en témoigne abondamment. Et les contraires obligent à choisir selon des critères moraux, des critères de valeur. Si Freud a tranché en ce qui concerne ce chapitre théorique, il n'en reste pas moins qu'ici encore la suite démontrera amplement que la question reste ouverte...

Connaissant l'orientation que Freud va prendre, peut-on utiliser sa propre méthode pour s'intéresser au pourquoi du chapitre VII? Ce serait, en accord avec *La science des rêves*, considérer ce chapitre comme les pensées latentes dé-

couvertes par associations au sujet d'un événement traumatique quelconque, pensées latentes à partir desquelles on pourrait retrouver ce qui est à l'origine de l'événement. Ou de manière plus spécifique au rêve et à la psychanalyse libérée de l'hypothèque pathologique, ce serait considérer ce chapitre comme accomplissement d'un désir dont les conséquences nous permettraient d'en découvrir la source. L'extériorisation du corps étranger qu'est le rêve – c'est un acte psychique complet –, sa réification en ceci qu'il devient objet de description qui se voudrait indépendant du chercheur, sa substantification à l'instar de l'inconscient qu'il montre du doigt et qui pourrait dès lors s'écrire avec un i majuscule, suggèrent qu'à propos du chapitre VII il s'agit impérieusement de rendre intemporel, ou d'une durée indépendante de son auteur, cet accomplissement de désir comme si le plaisir qu'il lui procurerait serait au-delà de l'imaginable, serait indicible, inouï, sublime. Plaisir dont on sait par ailleurs qu'il ne peut durer qu'un entracte sous peine de mort s'il n'a pas ces qualités de détachement du sujet, propres à l'acte de sublimation. L'objectivation du plaisir serait le prix à payer pour s'assurer de sa pérennité, ce dont témoignerait le chapitre VII.

Si dans certaines pages de *La science des rêves* l'Œdipe a été entrevu, le narcissisme n'y paraît qu'à l'état de jachère et *Au-delà du principe de plaisir* n'a pas encore imposé sa pesanteur. Le rêve n'est alors et encore que cette folle du logis qu'il s'agit de mettre à la porte, d'objectiver, pour tenter de savoir ce qu'il est, ce qu'il en est, ce qu'il en est de nous comme êtres de désir et de plaisirs éphémères ou qui ne durent que l'instant d'une nuit. Et actualiser, mettre en acte, faire cesser l'entracte, écrire le chapitre VII pour rendre durable le désir en l'accomplissant par l'image textuelle comme le rêve l'accomplit par l'image onirique, c'est découvrir à l'aide du lecteur en quoi ce plaisir évanescant devenu saisissable recouvre l'étrange, le contraire, l'altérité, qui ne sont que souffrance, déchirement, blessure ; c'est s'apercevoir – redécouvrir – que ces derniers sont le moteur même qui permet le plaisir de cette découverte.

Le chapitre VII serait alors une possibilité pour celui qui l'a écrit de faire durer ce plaisir d'être accomplissement d'un désir en l'imprimant, en le théorisant, et par la suite de pouvoir le contempler comme un plaisir théorique, d'essence divine<sup>9</sup>, sauvé de sa propre mort, comme entracte durable devenant acte transcendant, au-delà du temps de la vie. Dans un mouvement de renversement, d'invagination comme disent les biologistes, de retournement en doigt de gant, l'acte devient entracte, l'entracte acte qui pérennise la durée et ne l'interrompt plus. La sublimation dont fait acte le chapitre VII, cet entracte de *La science des rêves*, dont fait acte la théorie de la psychologie des processus du rêve, serait la réalité extérieure, les assises, le fondement étranger externe étayant la psychologie du rêveur, comme l'inconscient en est la réalité intime, le fondement étranger interne.

<sup>9</sup> Associer sur les consonances syllabiques est psychanalytiquement légitime. En plus du Theos, première homophonie à tous égards, on peut penser aux théorèmes qui évoquent la rigueur scientifique, ou aux alcaloïdes du thé qui réveillent, font battre le cœur, assurent d'une belle diurèse.

Si la théorie est la réalité extérieure, la réalité forte<sup>10</sup> au sens des physiciens, l'abstraction la plus tangible, la plus chosifiée, de ce que pourrait être l'inconscient; si le rêve est l'imagerie intérieure, la réalité la plus débile, la plus évanescence de ce même inconscient, la théorisation intersubjective que j'ai mentionnée plus haut, la théorisation personologique par le complexe d'Œdipe reposant sur le mythe et les légendes d'Œdipe et de Narcisse, en deviendra la réalité faible<sup>11</sup> ou objective, équidistante des deux premières, celle qui peut n'être vérifiée que par la communauté des analystes et dont la vérification fait foi, de par l'uniformité d'emploi du complexe et la stabilité du mythe. Elle devrait alors ne pas être entachée de dogmatisme, elle ne serait pas une doctrine et par conséquent ne déclencherait pas de prises de positions systématiques, fanatiques ou bornées, que ce soit en sa faveur ou pour s'y opposer.

Mais cette théorisation est encore à faire. Dans *La science des rêves*, le balancier décrit une trajectoire dont les deux pôles sont l'intimité des rêves, la généralisation de la théorie. Il ne s'attarde pas au milieu du livre où se trouve l'Œdipe; il le parcourt en quelques pages, à l'apogée de sa vitesse.

Je vais maintenant reprendre cette « interprétation » de la raison d'être du chapitre VII à partir d'une vision quelque peu différente de l'ensemble de *La science des rêves*.

Un beau jour, Otto, jeune collègue et proche ami de Freud, prononce la phrase fatidique que l'on sait à propos d'Irma, son ancienne patiente. « Elle va mieux, mais pas tout à fait bien » (97). Quand on pense aux ambitions scientifiques des psychanalystes, une telle déclaration n'est pas pour déplaire. On n'ignore pas que les effets d'une psychanalyse sont longs à se manifester, et de surcroît que tout ce qui se passe une fois la cure terminée témoigne d'un procès qui se poursuit bien au-delà de son temps. De plus, les difficultés psychologiques auxquelles le psychanalyste se trouve confronté n'ont rien de commun avec les maladies somatiques dont on sait du moins théoriquement quoi en attendre, espoir de guérison ou crainte d'incurabilité. Le mieux, mentionné par l'ami Otto, devrait faire l'affaire. Mais Freud nous laisse entendre qu'il n'en est pas ainsi. Irma n'a pas accepté sa solution, ils se sont quittés en désaccord, ce qui n'est pas agréable car dans ce métier, comment être sûr de son bon droit? En outre, il nous dit percevoir dans l'attitude d'Otto un je ne sais quoi de moqueur, lequel s'adresse non seulement au collègue plus âgé, mais bien au maître incontestable et incontesté de la psychanalyse. Ainsi cette remarque d'apparence anodine va-t-elle au contraire résonner de manière dévastatrice aux oreilles de Freud, l'affecter jusqu'au tréfonds de sa personne comme en témoigne la suite des événements, atteindre en lui outre le médecin, l'homme, et en fin de compte cet inconscient même dont elle va permettre la découverte. On imagine la blessure narcissique

---

<sup>10</sup> B. D'ESPAGNAT, *A la recherche du réel*, Gauthier-Villars, 1979.

<sup>11</sup> *Ibid.*

ainsi ouverte d'autant plus douloureuse que c'est la solidité de l'édifice du pionnier de la psychanalyse qui se trouve perfidement ébranlée et que personne au monde n'est apte, si ce n'est disposé, à comprendre ou à partager les soucis de Freud. Ce n'est qu'en lui qu'il peut trouver de quoi soigner son amour-propre écorché vif. Il est du reste vraisemblable que les recours à soi-même et au temps soient les seuls possibles dans ces cas-là, car s'il n'est pas rare de trouver des âmes vraiment compatissantes pour ce genre de tragédie, elles ne peuvent offrir que des apaisements extérieurs et transitoires.

Freud va donc réagir à sa manière, avec ténacité et efficacité. Il s'en sortira brillamment, même si au passage il découvre les délices des écueils du sado-masochisme, sirène qui guette tout un chacun : pulvériser Otto de sa vindicte, vouer Irma aux gémonies, ou encore sombrer lui-même dans l'indifférence, les inhibitions, la complaisante dépression.

Ecrire l'histoire du cas fut sa première parade. Il y a là une extériorisation d'un conflit œdipien ; c'est en quelque sorte se débarrasser de l'affaire sur des parents absents. Il s'agit d'un problème entre Irma et les autorités médicales auxquelles est destinée l'anamnèse. Ce n'est pas de ma faute, semble-t-il dire, si elle refuse ma solution, c'est celle de Papa et Maman qui l'ont faite comme ça. Bien des gens s'en seraient contentés. Lui pas qui, dans un mouvement inverse, va rêver la nuit même « l'injection faite à Irma », reprenant toute l'affaire au plus intime de sa personne. Différentes options s'offrent alors. En rester là serait la plus économique. Il aurait ainsi suivi l'avis de Fichte qui considère les rêves comme « un des bienfaits cachés de l'esprit, qui se guérit lui-même » (p. 6). Mais le temps du rêve, ce temps « auto », ce temps « Otto » de l'intériorisation de la blessure d'amour-propre, ne débouche pas que sur le masochisme. Outre le sadisme évident de certains éléments du rêve et le masochisme de ne faire que de le rêver, c'est l'activité psychique elle-même qui y prend naissance pour permettre la remémoration du rêve, la transformation de ses données et la « guérison » de soi.

Si le rêve s'occupe du pansement interne de la plaie, la suite de son traitement offre deux voies. L'éthique en est une : assailli par les contradictions, le rêveur se disculpe tous azimuts, lorsque éveillé il tente de comprendre (p. III). Ainsi confronté aux contraires, Freud aurait pu poursuivre sur le chemin de la morale et tenter de résoudre sa culpabilité dans la recherche du bien et du mal, avec le secours de la transcendance divine, à défaut d'autre solution. La seconde voie, celle qu'il choisira, concerne la science. Devant « les bizarreries et les absurdités » du rêve (p. 527), et non devant le choc des contraires, il interprétera ; interpréter un rêve, c'est « indiquer son sens, le remplacer par quelque chose qui peut s'insérer dans la chaîne de nos actions psychiques, chaînon semblable à d'autres et d'égale valeur » (p. 88). Phrase ambiguë dans sa version originale également, dans la mesure où l'on peut se demander s'il s'agit de remplacer le rêve ou le sens indiqué (*einen Traum deuten heisst seinen Sinn angeben, ihn durch etwas erset-*

zen...). Trouver un sens au non-sens, remplacer l'étrange par du familier maîtrisable, ou encore remplacer le sens par quelque chose de l'ordre d'un chaînon, telle sera l'option scientifique dont toutefois le terme de valeur prête à réflexion : le point de vue économique et la sublimation pourront s'y référer l'un et l'autre, relançant l'option éthique à travers l'enchaînement de la métaphore.

La voie scientifique qu'empruntera Freud va le mener à l'étude de ses prédécesseurs, nouvelle extériorisation avec probablement l'espoir fallacieux de trouver chez les autres la clé des songes. Il y trouvera du reste des choses fort intéressantes, entre autres que « le médecin devra envisager une psychopathologie du rêve » (p. 82), ce qui pose la question de savoir si Freud est médecin et si le rêve de l'injection faite à Irma est pathologique, ou si Freud est psychanalyste et si son rêve va lui permettre de découvrir la psychologie des processus du rêve. Et que le rêve est « accomplissement de désirs » (p. 84). Ses propres recherches lui montreront « que c'est là la clef d'une théorie psychologique du rêve et de la folie » (p. 84). Théorie psychologique des psychoses, théorie psychopathologique du rêve, le problème ne sera jamais tranché.

La solution extérieure, la curiosité pour les autorités parentales œdipiennes, n'est pas satisfaisante, elle est même inhibante, cause de résistances pénibles, et ce n'est qu'à la fin de la rédaction de *La science des rêves* que Freud se décidera enfin à rendre hommage à ses prédécesseurs, un peu à son corps défendant, écrivant à la dernière minute le chapitre qui en sera le premier.

L'autorité et la sagesse des parents, hélas!, ne guérissent pas les blessures de l'estime de soi, ni non plus leur amour qui n'est qu'un baume bienfaisant, indispensable sans doute, mais non déterminant.

Freud se retourne alors à nouveau vers l'intérieur et cherche en lui-même son propre accomplissement de désir. Il croit le trouver dans son interprétation : il a pris sa revanche sur son ami Otto. Mais il doit rapidement déchanter. De quelle revanche s'agit-il en effet, si ce n'est une fois encore d'une « autorenvanche », puisque Otto n'en saura jamais rien. Cercle vicieux dont il faut sortir en élaborant la solution indiquée dans les prémisses du rêve, mais dont le mystère reste entier. Il va la frôler à propos des rêves typiques dont il dira : « le rêveur ne se rappelle ordinairement pas les idées qui l'y ont conduit, ou bien il se les rappelle d'une manière si obscure et si incomplète que nous n'en pouvons tirer aucun parti » (p. 220). Et voilà que cette obscurité révèle justement les solutions, le complexe d'Œdipe, la sexualité infantile refoulée, et tout ce qui fera le corps vivant de la psychanalyse. Il les dédouane même de la psychopathologie. « Je ne crois pas que les névropathes se distinguent en cela des individus normaux, il n'y a là aucune création nouvelle, rien qui leur soit particulier » (p. 238), écrit-il à propos des sentiments de tendresse et de haine de l'enfant pour ses parents.

Si la découverte de l'Œdipe n'est pas reprise dans la suite du livre, c'est vraisemblablement du fait de ses origines narcissiques. L'obscurité et l'incomplé-



tude dont il parle se réfèrent sans doute à lui-même puisque découverte il y a. C'est dans la mesure où elle le frappe de plein fouet qu'elle l'aveugle et le limite. Quoi qu'il en soit, son effet bénéfique se fait déjà sentir. Otto réapparaît dans les rêves typiques, juste après ce passage capital. Il a mauvaise mine, ses yeux sont saillants. Quoi de typique là-dedans ? L'analyse va le révéler : « Je veux une fois de plus être nommé professeur » (p. 246). Voilà le désir, à la fois narcissique vis-à-vis de la blessure d'amour-propre – Otto n'aura plus qu'à se taire – et œdipien, vis-à-vis du conflit du même nom, prendre la place du père auprès de la mère. Et une parenthèse qui concerne Otto : « Il semble que sa destinée soit d'être maltraité dans mes rêves » (p. 246) fait foi de l'efficacité de la méthode qui commence à porter ses fruits. L'ironie cruelle que Freud a cru percevoir dans la réflexion d'Otto lui est renvoyée, mais cette fois-ci sous forme d'humour teinté d'affection. Pauvre Otto, va !

Deux remarques peuvent au passage ajouter de l'eau au moulin de la blessure d'amour-propre : dans la préface de l'édition de 1908, Freud fait allusion à la signification personnelle de son œuvre qu'il découvre après coup. *La science des rêves* représenterait une élaboration auto-analytique de la mort de son père, la perte la plus poignante de la vie d'un homme, dit-il. Son père est mort en 1896, après le rêve d'Irma du 24 juillet 1895, c'est donc inexact. La blessure d'amour-propre lui était antérieure et la jubilation narcissique le confirme après coup à travers la fameuse tablette commémorative dont il rêve à bon droit (lettre à Fliess 137 du 12 juin 1900) et où il inscrit à sa manière et selon son désir : c'est dans cette demeure que le 24 juillet 1895 fut révélé au Dr. Sigmund Freud le secret des rêves. Il n'est pas question en 1900 de la mort du père (bien entendu, Freud nous apprendra plus tard que s'il n'en est pas question il en est précisément question et la préface de 1908 peut n'être qu'une réparation du mal fait à son père pour l'avoir négligé dans la lettre à son ami ; négligence toutefois nécessaire, car comment jubiler d'être le premier si le père l'est toujours ?...).

La seconde concerne les préfaces des éditions postérieures à la rédaction de *Le narcissisme, une introduction* (1914), préfaces qui ne font aucune allusion à cette étape importante, ni en 1914, ni en 1918. On pourrait en déduire que cette étape n'en était pas vraiment une du fait que le problème du narcissisme n'a cessé de le préoccuper, de le guider, depuis la petite phrase d'Otto. Ce que confirme à sa manière cette déclaration dans la préface de 1911 : « Quand j'ai écrit *La science des rêves* en 1899, ma théorie de la sexualité n'existait pas encore ». Il s'agit donc d'un livre consacré au rêve et au sujet rêveur, thème narcissique s'il en est, indépendamment de son insertion dans le monde sexué de l'Œdipe à travers les rêves typiques, insertion qui lui paraît toujours accessoire.

Ayant donc découvert au passage l'Œdipe à propos des rêves de mort de personnes chères, sans pour autant lui donner suite, ayant achevé les chapitres V et VI, éléments et sources du rêve, élaboration du rêve, Freud aurait pu en rester là.

C'est à croire que quelque chose de cet ordre aurait effectivement pu se passer quand on trouve dans les éditions de 1914 à 1922 les deux articles d'Otto Rank interposés entre les chapitres VI et VII, à titre d'appendices, « Rêve et poésie » et « Rêve et mythe » ; les points de suspension du chapitre VI auraient bien pu n'être qu'un point final.

Il n'en sera rien et Freud, dans un ultime va-et-vient, extériorise une fois encore toute la problématique du rêve pour en faire cette fois-ci une théorie.

La phrase déjà citée de la p. 527 : « La résistance accrue pendant le jour oblige à des détours nouveaux et plus compliqués », traduit une idée d'éloignement qui est plus sensible dans sa version originale : « Zu neuen und ferneren Umwegen ». De nouveaux et lointains détours. C'est un peu comme si le chapitre VII était destiné à prendre ses distances de sa source, du rêve, et à se rapprocher des instances critiques, les médecins auxquels l'anamnèse était destinée. La théorie (la régression, les deux instances, critique et critiquée, les deux systèmes, inconscient et préconscient, avec leurs processus primaires et secondaires, etc.) y gagne ses lettres de noblesse, son autonomie, quelque chose de radicalement détaché de son auteur et qui devrait conférer à la psychanalyse le statut scientifique auquel elle aspire. Comme je l'ai indiqué tout à l'heure, ce n'est peut-être là qu'un leurre. Cette théorie serait étrangère externe au même titre que le rêve est étranger interne et représenterait la parfaite élaboration extériorisée de la blessure d'amour-propre originaire. Voilà qui devrait signifier « Irma va bien ».

Si Irma fonctionne comme tout le monde, selon la théorie, alors Freud s'est absous. Mais, suprême ironie du sort, en plus de son absolution, il accomplit son désir : Irma lui est dévoilée tout entière jusqu'au plus profond de son intimité... *à l'exception de son sexe*. Si la théorie est maîtrise du rêve, elle contient, elle aussi, ses surprises à l'instar du rêve.

Reste le livre lui-même avec ses multiples éditions, son laborieux et misérable début, 351 exemplaires vendus les six premières années, et sa glorieuse carrière ultérieure. Il représente lui aussi à sa manière la tentative de guérison de la blessure d'amour-propre. En 1899, Freud en parle à Fliess (lettre 119) avec une relative déception : « Quelque part caché en moi, j'ai aussi un certain sens de la forme, une certaine notion de la beauté comme manifestation de la perfection » (*SE*, IV, p. XX) et d'ajouter que le texte même du livre, avec ses phrases parfois longues et tortueuses, a douloureusement atteint son idéal esthétique. Le livre contiendrait lui-même ce que la théorie cherche à laisser de côté pour rester cantonnée dans le domaine « scientifique », le problème des valeurs et du jugement esthétique. Il remplace Otto avec ses phrases tortueuses et trop longues qui font souffrir, pauvre Otto métamorphosé en caractères d'imprimerie, terrible Otto qui ne veut pas céder, intemporel comme l'est cet inconscient, cet étranger de nous-même qui nous fait vivre. Ainsi la blessure originaire se révèle comme appartenant à tous les domaines du sujet confronté à son idéal, en bref au domaine

de l'être. Le livre en est le témoin une fois de plus dans sa destinée autonome. Pourtant, qu'il devienne lui-même le sujet déçu et décevant n'empêche pas qu'il recèle une autre manière, heureuse cette fois-ci, d'accomplir un désir. Dans la préface à la 6<sup>e</sup> édition, en avril 1921, Freud personnalise son livre :

« Mon espoir qu'après vingt ans d'existence ce livre ait accompli sa tâche ne s'est pas encore réalisé. Au contraire, il semble qu'il en a une nouvelle devant lui. Si sa fonction était d'offrir quelque information sur la nature des rêves, il a maintenant le devoir non moins important de s'attaquer aux méprises systématiques réservées à cette information » (*SE*, IV, p. XXX).

Non seulement le livre prend-il en charge la blessure d'amour propre et la nécessité de la surmonter, mais de surcroît son obligation à réparer la malveillance de tous les Otto du monde s'étend-elle indéfiniment dans le temps.

Me voici maintenant en mesure d'esquisser une réponse à ma question initiale : pourquoi raconter des rêves à son analyste ?

Vers la fin de *La science des rêves*, Freud écrit :

« L'inconscient est le psychique lui-même et son essentielle réalité. Sa nature intime nous est aussi inconnue que la réalité du monde extérieur, et la conscience nous renseigne sur lui d'une manière aussi incomplète que nos organes des sens sur le monde extérieur » (p. 600).

Pour cerner la réalité du monde extérieur, toutes les voies qui la prennent en tenaille seront explorées, de la plus tangible à la plus insaisissable, de la plus infiniment grande à la plus infiniment petite.

Pour cerner l'inaccessible réalité psychique, les deux voies d'accès privilégiées par la psychanalyse de *La science des rêves* sont le rêve, voie royale la plus intime, la plus subjective, la plus impalpable, et la théorie du chapitre VII, voie royale, la plus universelle, la plus objective, la plus « solide ».

Rêve et théorie sont une seule et même manière de chercher à comprendre ce qui blesse notre amour-propre, cet inconscient, notre essentielle réalité à jamais méconnue. Pendant l'expérience psychanalytique les deux sujets ne côtoient et ne vivent cette essentielle réalité que par la voie médiane de la sexualité, de l'intersubjectivité, du transfert; en bref par celle des mystères de la passion d'Œdipe, prisonniers qu'ils sont – amants dans leur cercueil – de leur propre altérité, de l'inconnu de leur intime nature.

Lorsqu'ils se séparent, à chacun de s'en consoler à sa manière comme Narcisse réfléchi dans sa fontaine. L'un crée des théories en rêvant, l'autre rêve en créant des théories.